UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DE MÉDECINE

Année 1913

THÈSE

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

N° 278

Etude historique et médico-légale du Masochisme

PAR

René-Ch. Breteille

Né à Arcis-sur-Aube (Aube), le 21 avril 1886.

Président : M. THOINOT, PROFESSEUR

PARIS
IMPRIMERIE DES THÈSES DE MÉDECINE
OLLIER-HENRY
26, Rue Monsieur-le-Prince, 26, (VI[e] Ar[t]).
—
1913

278

THÈSE

POUR LE DOCTORAT EN MEDECINE

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DE MÉDECINE

Année 1913 **THÈSE** N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Etude historique et médico-légale du Masochisme

PAR

René-Ch. Breteille

Né à Arcis-sur-Aube (Aube), le 21 avril 1886.

Président : M. THOINOT, Professeur

PARIS
IMPRIMERIE DES THÈSES DE MÉDECINE
OLLIER-HENRY
26, Rue Monsieur-le-Prince, 26, (VI^e^ Ar^t^).
—
1913

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen	M. LANDOUZY
Professeurs	MM.
Anatomie	NICOLAS
Physiologie	Ch. RICHET
Physique médicale	WEISS
Chimie organique et Chimie minérale	DESGREZ.
Parasitologie et Histoire naturelle médicale	BLANCHARD
Pathologie et Thérapeutique générales	ACHARD
Pathologie médicale	WIDAL. TEISSIER
Pathologie chirurgicale	LEJARS.
Anatomie pathologique	PIERRE MARIE.
Histologie	PRENANT
Opérations et appareils	HARTMANN
Pharmacologie et matière médicale	POUCHET
Thérapeutique	MARFAN
Hygiène	CHANTEMESSE
Médecine légale	THOINOT
Histoire de la médecine et de la chirurgie	LETULLE
Pathologie expérimentale et comparée	ROGER
Clinique médicale	CHAUFFARD. DEBOVE. GILBERT. LANDOUZY.
Maladies des enfants	HUTINEL
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	GILBERT BALLET
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GAUCHER
Clinique des maladies du système nerveux	DEJERINE
Clinique chirurgicale	PIERRE DELBET. QUENU. RECLUS. X...
Clinique ophtalmologique	DE LAPERSONNE
Clinique des maladies des voies urinaires	LEGUEU
Clinique d'accouchements	BAR. PINARD. RIBEMONT-DESSAIGNE.
Clinique gynécologique	POZZI
Clinique chirurgicale infantile	KIRMISSON
Clinique thérapeutique	A. ROBIN

Agrégés en exercice

MM.

BALTHAZARD	DUVAL PIERRE	LENORMANT	PROUST
BERNARD	GOUGEROT	LEQUEUX	RATHERY.
BRANCA	GREGOIRE	LERI.	RETTERER
BRINDEAU	GUENIOT	LOEPER	RICHAUD
BROCA ANDRÉ	GUILLAIN	MACAIGNE	ROUSSY
BRUMPT	JEANNIN	MAILLARD	ROUVIERE
CAMUS	JOUSSET ANDRÉ	MORESTIN	SCHWARTZ
CARNOT	LABBE MARCEL	MULON	SICARD
CASTAIGNE	LANGLOIS	NICLOUX	TERRIEN
CHEVASSU	LAIGNEL-LAVASTINE.	NOBECOURT	TIFFENEAU
CLAUDE	LECENE	OKINCZYC	ZIMMERN
COUVELAIRE		OMBREDANNE	

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

A MA MÈRE

A MA FIANCÉE

MEIS ET AMICIS

A MONSIEUR LE PROFESSEUR THOINOT

PROFESSEUR DE MÉDECINE LÉGALE A LA FACULTÉ DE MÉDECINE

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

Chevalier de la Légion d'Honneur

Qui a bien voulu nous faire l'honneur d'accepter la présidence de notre thèse inaugurale.

Hommage de respectueuse gratitude

A MON PREMIER MAITRE

Monsieur le Professeur HENRI ROGER

PROFESSEUR DE PATHOLOGIE EXPÉRIMENTALE ET COMPARÉE
A LA FACULTÉ DE MÉDECINE

MÉDECIN DE L'HOTEL-DIEU

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

Chevalier de la Légion d'Honneur

A MONSIEUR CHARLES DAVINROY

CHEF DE LA GARE DE L'EST

Hommage de vive et profonde reconnaissance

AVANT-PROPOS

Avant de commencer l'exposé de ce modeste travail dont l'idée nous a été fournie par la lecture de quelques documents que le hasard a mis entre nos mains et par la narration, que nous a faite un jour un confrère de campagne que nous avons remplacé auprès de sa clientèle à différentes reprises, de faits dont il avait pu être personnellement témoin, alors que élève du maître Charcot, il pensait se spécialiser dans l'étude des affections mentales, nous tenons à adresser ici nos sentiments de vive gratitude à tous nos maîtres dans les Hôpitaux et à la Faculté de Médecine de Paris.

A notre premier et vénéré maître, M. le Professeur Henri Roger, qui a mis entre nos mains le fil d'Ariane qui devait nous permettre de franchir sans encombre les dédales ténébreux de l'art difficile où nous avait poussé notre goût, et dont nous n'oublierons jamais la généreuse et tutélaire bienveillance dans les pénibles épreuves que nous avons traversées au début de nos études médicales, nous adressons le témoignage de notre vive et profonde reconnaissance.

Nous adressons un hommage respectueux à la mémoire de notre regretté maître, M. Guinard, chirurgien de l'Hôtel-Dieu, dont nous avons su apprécier l'enseignement paternel, tout plein de bonhommie et de conseils essentiellement pratiques.

Dans le cours de nos études, nous avons été l'élève de MM. les Professeurs Launois, médecin de l'Hôpital Lariboisière ; Gaucher, médecin de l'Hôpital St-Louis; Bard, médecin-chef de la clinique Tarnier.

Que ces maîtres qui nous ont témoigné tant de bienveillance veuillent bien recevoir ici le témoignage de notre reconnaissance.

Nous prions M. le Docteur Gabriel Arthaud, directeur du Laboratoire de Médecine Expérimentale, à la clinique duquel nous avons pu ausculter plusieurs milliers de malades et affiner notre oreille dans l'art subtil de Laennec, de bien vouloir agréer nos remerciements les plus sincères.

Nous tenons également à adresser ici à M. le Professeur Thoinot qui a bien voulu nous faire l'honneur d'accepter la présidence de notre thèse inaugurale, nos vifs remerciements et nous lui présentons nos respectueux hommages.

INTRODUCTION

Le masochisme, ainsi nommé par Kraft-Ebing, du nom du romancier Galicien Léopold von Sacher-Masoch, qui a fait de cette perversion sexuelle, le thème principal de ses romans et de ses nouvelles, — de même que le sadisme emprunte son nom au trop fameux marquis de Sade, qui constituait le prototype de cette autre perversion, antithèse de la première, — le masochisme, disons-nous, encore appelé par les Allemands, algophilie ou algolagnie, est une curieuse anomalie de l'instinct génital, qui fait trouver à ceux qui en sont atteints, un charme incomparable dans les souffrances morales ou physiques, dans les tortures, dans les humiliations et même dans les trahisons qu'ils ont à subir de la part de l'être aimé.

Cette perversion sexuelle, disons-le tout de suite, ne présente au point de vue médico-légal, contrairement au sadisme, qu'un intérêt relatif, car si le sadique, le grand sadique, tout au moins, est fatalement conduit par sa passion vers le crime sadique effroyable et mons-

trueux, qui, seul, pourra lui procurer la jouissance suprême, le masachiste, par contre, comme l'a fait justement observer M. Thoinot dans ses leçons si intéressantes professées à la Faculté de Médecine, « ne peut se « soumettre qu'à des humiliations et des tortures de peu « de gravité, car sa passion n'exclut pas l'instinct natu- « rel de la conservation, et, d'autre part, le théâtre ordi- « naire de la mise en action des scènes masochistes, « c'est la maison de tolérance, où le masochiste qui vou- « drait pousser les choses trop loin, et à des consé- « quences trop graves, se heurterait naturellement à un « refus absolu. »

Toutefois, en ce qui nous concerne, nous ferons une petite restriction à cette loi, trop absolue à notre sens, car le crime masochiste, nous entendons le crime commis par un individu en état de servitude sexuelle sur les injonctions de sa maîtresse, n'est malheureusement pas un mythe, comme nous le prouve de temps en temps la criminologie contemporaine, n'aurions-nous à citer à cet égard que le fameux procès de la comtesse Tarnowska, qui, il y a trois ans, défraya l'opinion publique, en Europe, et sur lequel nous reviendrons au cours de cette étude.

Cependant, il faut bien reconnaître que des faits de ce genre sont rares, et que, pratiquement, le masochisme, si intéressant au point de vue de la médecine mentale, n'offre en médecine légale, qu'un intérêt médiocre.

C'est peut-être ce qui explique pourquoi il ne paraît pas avoir beaucoup tenté jusqu'à présent la plume des

auteurs, car, dans nos recherches, nous n'avons pu trouver, à part l'étude que lui consacre Kraft-Ebing dans sa « Psychopathia sexualis », un travail véritablement complet sur la question, comparable à ceux qui ont été écrits par Moll et Chevallier sur l'inversion sexuelle, par Lasègue sur l'exhibitionnisme, par Charcot et Magnan, Kraft-Ebing, Garnier, sur le fétichisme et le sadisme.

C'est aussi la raison qui nous a déterminé à entreprendre cette étude dont l'idée nous avait été fortuitement suggérée, comme nous le disons dans notre Avant-Propos.

PREMIERE PARTIE

Etude historique du Masochisme

« Nil novi sub sole », dit Salomon dans l'Ecclésiaste. Ce vieil adage est toujours vrai, car cette théorie de la recherche du plaisir dans la douleur, ou pour paraphraser la célèbre maxime de Schopenhauer, de « la joie par la souffrance », n'est certes pas une chose nouvelle ; de tous temps et dans tous les pays, elle a eu des adeptes et des défenseurs.

Si nous tournons en effet, les feuillets de l'histoire ancienne ou des mythologies, nous trouvons à chaque page des exemples de cette forme particulière d'érotisme dont nous parlons.

Le divin Homère, en sa langue harmonieuse, nous raconte comment la magicienne Circé changea en pourceaux les compagnons d'Ulysse ; Catulle, en des vers élégiaques, nous dépeint les sanglantes amours d'Atys et de Cybèle, la douleur, la mutilation, la mort et la résurrection d'Atys ; Rubens, Van Dick, Rembrand,

Alexandre Véronèse, et tant d'autres artistes dont cette scène a séduit le pinceau, nous montrent Dalila, la courtisane de Gaza, célèbre par sa beauté dans toute la vallée de Sorec, tenant sur ses genoux, la tête de Samson, tandis que les Philistins coupent les cheveux du héros, le secret de sa force ; et quel autre exemple de servitude sexuelle, celui du formidable Héraklès filant la laine aux pieds d'Omphale, elle-même revêtue de la dépouille du lion de Némée ; et la légende de Dyonisos, changeant en arbres les Ménades, pour les punir d'avoir mis en pièces Orphée, et d'avoir dispersé les membres de l'inconsolable fils d'Apollon, qui avait dédaigné les avances des terribles bacchantes ; et celle de Thomyris, reine des Scythes, qui fit couper la tête de Cyrus, roi des Perses, et la plongea dans une outre pleine de sang; celle de Sémiramis, reine de Babylone, « si belle, dit « Valère Maxime, qu'un jour une sédition ayant éclaté « dans sa capitale, au moment où elle était à sa toilette, « elle n'eut qu'à se montrer demi-nue, et les cheveux « épars, pour qu'aussitôt tout rentrât dans l'ordre », celle de Sémiramis, disons-nous, qui, au retour de ses conquêtes, fouettait les princes captifs devenus ses amants; et l'histoire de Judith, la veuve tragique, qui captive Holopherne par sa beauté, l'enivre et lui tranche ensuite la tête, délivrant ainsi sa patrie du joug des Assyriens ; et celle de Salomé, fille d'Hérodiade, qui, poussée par sa mère, charme Hérode Antipas par ses danses lascives, et obtient de lui, pour prix de ses faveurs, la tête de Jean-Baptiste ; toutes ces légendes, tous ces faits qui

allient la volupté à la cruauté, ne sont-ils pas nettement empreints du caractère masochiste ?

Si nous en croyons Josèphe, Phéroras, le frère d'Hérode, se faisait enchaîner et frapper par ses femmes esclaves ; Salomon, lui-même, le Grand Salomon, dont la sagesse, dit-on, dépassait encore la magnificence, en était réduit, dans les dernières années de son règne, à se faire piquer par ses nombreuses femmes, pour exciter sa virilité défaillante. Chez les Grecs, nous trouvons aussi des exemples célèbres de servitude sexuelle : tout le monde sait l'étroite dépendance sous laquelle était tenu Socrate par sa femme Xantippe, qui ne dédaignait pas, à l'occasion, de laisser tomber sur le dos du philosophe quelques coups de bâton ; Aristote, de même, se laissait volontiers maltraiter par Phyllis. Quant aux Romains, Tacite dans ses Annales, Suétone, dans sa « Vie des Douze Césars », Martial et Juvénal dans leurs épigrammes satyriques, nous ont initié à la vie et aux épouvantables débauches des empereurs Romains de la Décadence, et nul n'a frissonné à la lecture des atroces fantaisies d'un Néron, d'un Caligula ou d'un Héliogabale. Il semble cependant que, chez eux, la recherche de la volupté dans la cruauté se soit plutôt manifestée sous la forme active du sadisme, cet autre mode, non moins fréquent et non moins intéressant, de l'algophilie, employée dans son sens le plus général.

Nous ne parlons que pour mémoire, des fêtes, — Bacchanales, Saturnales ou Lupercales — qui, en Grèce ou à Rome, ne semblent avoir été que le prétexte d'ef

froyables orgies : au cours de ces fêtes, hommes et femmes, nus et armés de fouets, de verges ou de poinçons, parcouraient, en hurlant, les rues de la ville, et se flagellaient, se piquaient ou se tailladaient mutuellement les chairs, jusqu'à ce que tous se laissassent tomber, dans la surexcitation de leur sens, en de bestials accouplements.

Le christianisme, lui aussi, sacrifia à l'antique usage, et mania le fouet, non plus, il est vrai, pour éveiller des désirs érotiques, mais au contraire, pour mortifier la chair, et maintenir les novices dans la voie du devoir..., à l'origine tout au moins, car ces pratiques ne tardèrent pas à perdre ce caractère disciplinaire, pour devenir bientôt l'occasion de scandaleuses débauches. Des ordres se fondèrent, tel que celui des Bénédictins de Fontevrault, fondé en 1047 par Robert d'Arbrissel, qui réunissaient moines et nonnes dans un même cloître, sous la juridiction d'une abbesse, dont la première fut Herlande de Champagne, veuve du Seigneur de Montsoreau, proche parente du comte d'Anjou, et leur imposaient l'obligation de la flagellation réciproque, sous prétexte de dompter les élans de leur chair.

Le résultat de tout ceci fut qu'un grand nombre de nonnes s'évadèrent de leurs cloîtres, sur le point d'accoucher, ou accouchèrent dans ces mêmes cloîtres. Dans une lettre retrouvée à la bibliothèque Saint-Victor, Marborus, évêque de Rennes, blâme Robert d'Arbrissel d'avoir trop légèrement fait prendre le voile à des jeunes filles fort peu vierges, et lui rappelle les accidents

qui s'en suivirent : *Taceo de juvenculis, quas sine examine religionem professas, mutata veste, per diversas cellulas inclusisti. Hujus igitur facti temeritatem exitus probat. Alia e enim, urgente partu, fractis ergastulis elapsa e sunt, alia e in ipsis ergastulis pepererunt.*

Si nous arrivons au Moyen-Age, la Chevalerie qui assimilait les rapports entre féaux et serfs avec les rapports entre le chevalier et sa dame, nous offre des exemples remarquables de servitude sexuelle. Les vaillants champions qui descendaient combattre dans les tournois, portaient les couleurs de leur dame, et luttaient en son honneur, et sous la tunique, à l'endroit où battait leur cœur sans peur et sans reproche, ces héros cachaient comme un fétiche le gant parfumé de leur haute et puissante souveraine. Ces capricieuses et fantasques belles acceptaient comme un hommage à leur beauté, le service de leurs braves chevaliers, et leur imposaient les devoirs les plus rigoureux, les traitant comme des valets ou des esclaves, prenant souvent plaisir à les tourmenter de mille façons, et ne dédaignant pas à l'occasion de les fustiger jusqu'au sang avec des lanières. Les cours d'amour n'avaient-elles pas décidé, en effet, que les chevaliers qui se rendraient coupables de quelque méfait envers leur dame, seraient fouettés par elle en séance publique ? N'était-ce pas là reconnaître officiellement la toute puissance du beau sexe ? Les souffrances d'Ulrich de Lichtenstein ou de Pierre Vidal au service de leurs dames sont présentes à toutes les mémoires. Sacher-Massoch, en son style imagé et pittoresque,

nous a conté les dures épreuves imposées à ses servants, le noble comte de Foix et le troubade Pierre Vidal, par Loba le terrible « Louve de Penautier », châtelaine de Gabaret ; il nous dit comment Vidal « se « laissa coudre dans une peau de loup, sur l'ordre de « la Louve de Penautier, pour errer en son honneur et « à sa gloire, sur les monts de Gabaret, jusqu'à ce que, « touchée par son amour et son humilité, elle lui ac- « corde la suprême récompense d'amour », et comment, « tirée de son sommeil vers l'heure de minuit, par les « hurlements lamentables d'un loup, la châtelaine monta « à sa tour et aperçut la forme d'un gigantesque loup, « qui, la voyant, se mit à geindre amoureusement », ce qui excita l'hilarité de la belle femme, qui « fit flotter « au vent le pan de son voile en guise de salut ». (1)

Ce caractère masochiste des mœurs du Moyen-Age est évident et se retrouve dans la littérature de l'époque et même jusque dans l'architecture, ainsi que l'a fait observer, il y a quelques années, M. Trénel, qui a écrit à ce sujet, dans la Revue Médicale de Normandie (2), un article dont nous extrayons la page suivante :

« Les idées si répandues au Moyen-Age de la servi- « tude sexuelle, n'ont pas seulement laissé leur em- « preinte dans les lieder des Minnesinger et dans les « lais des troubadours. Les imagiers, qui aimaient tant à « orner les cathédrales de sculptures rappelant les pas-

(1) Sacher-Masoch. Loup et Louve 1192.

(2) Représentations figurées et jeux marochistes. *Revue médicale de Normandie*, 25 mars 1902.

« sions humaines ou les légendes ou événements chan-
« tés par les poètes, n'eurent garde d'oublier les repré-
« sentations de cet esclavage.

« C'est, croyons-nous, dans ce sens, qu'on est auto-
« risé à interpréter certaines sculptures dont je présente
« ici les photographies.

« Ces représentations figurées sont au nombre de six
« et datent des XIII^e^ au XV^e^ siècles :

« Bas-relief de St-Pierre de Caen ;

« Stalle du Chœur de la Cathédrale de Rouen ;

« Bas-relief du portail de la Calende ;

« Pilastre du château de Gaillon ;

« Frise de bois sculpté du XV^e^ siècle ;

« Console de l'église St-Jean, de Lyon.

. . . . . .

« . . . . . Dès le premier abord, il apparait qu'on ne
« peut considérer ces images autrement que comme des
« scènes de masochisme.

« Que voyons-nous, en effet, dans ces figures qui
« sont la réplique les unes des autres, avec quelques
« variantes secondaires ? Un homme, le mors à la bou-
« che, marchant à quattre pattes, « à chatonant », sui-
« vant la gracieuse expression du trouvère Henri d'An-
« deli, et sur son dos muni d'une selle, une femme qui
« le mène le fouet et la bride à la main. N'est-ce pas là
« la figuration criante d'exactitude, des observations de
« Krafft-Ebing, de l'une d'elles en particulier, (obs. 50),
« dont je rappellerai ici les termes : « Je m'appuyais des
« deux mains sur une chaise, écrit le malade, je mettais
« mon dos dans une position horizontale, et elle l'en-

» fourchait comme les hommes ont l'habitude de mon-
« ter à cheval. Je contrefaisais alors autant que possible
« tous les mouvements du cheval, et j'aimais à être
« traité par elle comme une monture et sans aucun
« égard. Elle pouvait me battre, piquer, gronder, cares-
« ser, tout faire selon son bon plaisir... »

« Dans la réalité ces images sont la figuration d'un
« poème très populaire du XIII^e^ siècle, le Lai d'Aris-
« tote, où le trouvère Henri d'Andeli (1), clerc de la
« cathédrale de Rouen, montre Aristote se faisant che-
« vaucher par la maîtresse d'Alexandre. Cette fable est
« bien connue. L'aventure a été bénévolement attribuée
« à Aristote, et tire vraisemblablement son origine d'un
« conte indien du Pantchatautra, dont M. Gasté (2) a le
« premier donné une traduction : « ... Nauda s'abaisse
« devant sa femme... « Laisse-moi, dit celle-ci, te met-
« tre un mors à la bouche, que je monte sur ton dos et
« te fasse trotter à mon gré ; cours en hennissant comme
« un cheval ; alors je consentirai à être bonne ».

« Les sculpteurs ont ajouté le fouet, l'accessoire
« caractéristique. »

Nous partageons tout-à-fait les idées de M. Trénel sur le symbolisme de ce ces motifs architecturaux.

Quant à la littérature de l'époque, nous y pourrons aisément montrer, comme nous le disions plus haut, le reflet de cet état d'esprit.

La « Vraie Histoire comique de Francion », publiée

(1) A. Héron, Œuvres d'Henri d'Andeli (coll. des bibliophiles Rouennais 1880. La légende d'Alexandre et d'Aristote (*Bulletins de l'Académie de Rouen*, 1890-91),

(2) A. Gasté. Un chapiteau de l'église de Caen, 1887.

en 1622 par Ch. Sorel de Sauvigny, sous le pseudonyme de Nicolas du Moulinet, sieur du Parc, et désavouée par son auteur, le premier et un des rares romans réalistes du XVII^e^ siècle, nous offre des scènes du plus haut comique, notamment celle où le héros étant tombé dans un appartement tout capitonné de « fesses et de seins vivants », fut pourchassé par des femmes nues, qui le fouettèrent à grand renfort de « claquades et de palmussades », comme dit Brantôme

Dans ses « Dames Galantes », ce dernier auteur ne nous cèle pas la surprise que lui cause cette façon de faire l'amour :

« J'ay bien ouy dire d'un grand seigneur et prince, il « y a plus de quatre-vingts ans, qu'avant qu'aller habiter « avec sa femme se faisoit fouetter, ne pouvant s'esmou- « voir n'y relever sa nature baissante sans ce sot remè- « de. Je désirerois volontiers qu'un médecin excellent « m'en dit la raison.

« Ce grand personnage Picus Mirandula raconte « avoir veu un certain gallant en son temps, qui d'autant « plus qu'on l'estrilloit à grands sanglades d'estrivières, « c'estoit lors qu'il estoit le plus enragé après les fem- « mes ; et n'estoit jamais si vaillant après elles s'il n'es- « toit ainsi étrillé : après il faisoit rage. Voilà de terribles « humeurs de personnes ».

Beroalde de Verville, l'auteur tourangeau, raconte la bouffonne histoire de cet « escholié rensoutané qui, pour « trois écus et les verges, se fit bellement fustiger par « une joyeuse commère ».

Les Chroniques de l'Œil de Bœuf, cette source iné-

puisable de potins et de scandales, nous révèlent que la Du Barry, qui, si nous en croyons Mairobert, le pamphlétaire, avait en cette matière, pu prendre des leçons en sa jeunesse, dans la maison dirigée rues St-Sauveur et des Deux-Portes, par la célèbre entremetteuse Madame Gourdan, organisait, pour conserver les faveurs du roi, à qui il fallait des plaisirs toujours nouveaux, des séances de flagellation au château de St-Cloud, au cours desquelles des actrices et les plus jolies femmes galantes de l'époque, amenées nuitamment en carosse et remmenées de même, étaient fustigées, sans savoir devant quels hôtes illustres elles avaient joué leur piteux rôle.

Mais il est au XVIII[e] siècle, deux écrivains français dont les œuvres sont tout particulièrement imprégnées de ce caractère singulier auquel nous avons consacré ce travail : je veux parler de Jean-Jacques Rousseau et de Restif de la Bretonne.

Le masochisme de Rousseau est chose tellement connue que c'est presque une banalité que d'en parler. Tous les auteurs qui traitent de cette question, sont d'accord sur cette particularité du psychisme de Rousseau, et tous citent le sentimental et romanesque philosophe Genèvois, comme un exemple caractéristique de cette psychose constitutionnelle qui a nom masochisme. Nous ne pouvons mieux faire, à ce sujet que d'emprunter au précis de M. Balthazard, les quelques lignes qui suivent :

« Jean-Jacques Rousseau fut un masochiste nette-
« ment caractérisé, qui se complaisait aux violences
« exercées sur lui. Tout jeune encore, son institutrice,

« Mlle Lambercier le fouettait pour le punir ; « J'avais « trouvé dans la honte même un mélange de sensualité, « plus de désir que de crainte de l'éprouver derechef « de la même main », si bien que l'institutrice s'aperçut « bientôt » à quelque signe que le châtiment n'allait pas « à son but ».

« Plus âgé, Jean-Jacques continua à pratiquer le « masochisme symbolique : « Être aux pieds d'une « maîtresse impérieuse, obéir à ses ordres, avoir des « pardons à lui demander étaient pour moi de très « douces jouissances ».

Quant à Restif de la Bretonne, ce « Rousseau du Ruisseau » comme d'aucuns l'ont appelé, ce bourguignon, fils de laboureur et lui-même apprenti typographe, cet « être malpropre et laid », débordant de génie, dont le visage rappelait, paraît-il, les traits de l'aigle et du hibou, et dont la vie était un scandale public, et qui cependant, trouva moyen de faufiler parmi les financiers et les gens de lettres et de souper chez les duchesses, son œuvre, pour être moins connue, n'en est pas moins intéressante, et nous ne pouvons résister au désir d'en citer quelques extraits, bien que le « cas » de Restif, relève au moins autant du fétichisme que du masochisme, et par suite sorte un peu du cadre de ce travail.

Dans une très intéressante étude que lui a consacrée récemment le docteur J. Avalon (1), de Versailles, cet auteur, d'accord en cela avec le docteur Louis, qui a étudié, il y a quelques années, le « cas » de Restif dans la Chronique Médicale, classe ce dernier dans le groupe

(1) *Esculape*, N° d'avril 1912.

des fétichistes, malgré l'opinion de John-Grand-Carteret, l'éditeur bien connu, qui, dans son introduction à une réédition partielle de « Monsieur Nicolas », s'élève vigoureusement contre cette appréciation et classe à son tour le docteur Louis parmi les « déboulonneurs de grands hommes ».

Les docteurs Louis et Avalon, pour étayer leur thèse, s'appuient sur un des premiers ouvrages de Restif, le « Pied de Fanchette », et sur une nouvelle des « Contemporaines », « le Joli Pied ». Et certes, il nous paraît impossible après avoir lu ces études et les œuvres de Restif, de ne pas conclure au fétichisme nettement caractérisé de cet auteur.

Nous ne pouvons malheureusement nous étendre sur ce sujet, et nous nous bornerons, pour fixer l'opinion, à citer ces quelques lignes prises au hasard dans l'œuvre de Restif, et particulièrement dans la nouvelle précitée, et dans « Monsieur Nicolas », qui n'est en somme qu'une longue et complaisante confession de son auteur.

Dans « le Joli Pied, en parlant de Saintepallaie, le héros de la nouelle, Restif s'exprime ainsi :

« ... Il avait un goût particulier, et tous les charmes « ne faisaient pas sur lui la même impression : une jolie « figure, et partout, hors en Espagne (sic), une belle « gorge a son prix ; une taille svelte et légère, une belle « main flattait son goût ; mais le charme auquel il était « le plus sensible, celui qui lui causait ce frémissement « involontaire et délicieux qui remue toutes les fibres, « c'était un joli pied... »

Voici décrit d'autre part un exemple curieux d'obsession morbide :

« Un jour, chez un cordonnier de la rue des Vieux-
« Augustins, il vit une chaussure si agréable, si bien
« faite, qu'il s'informa pour qui elle était. On lui répon-
« dit que c'était pour la marquise de M...gni. Sainte-
« pallaie n'eut pas de repos qu'il n'eut vu cette dame ;
« il la trouva charmante, mais elle était mariée... Cepen-
« dant, par une faiblesse humaine, il revint prier le cor-
« donnier de lui faire un plaisir ; c'était de rendre la
« chaussure à la belle dame et de la rapporter après
« qu'elle l'aurait essayée, sous prétexte de quelque
« chose à y faire. Saintepallaie l'accompagna en gar-
« çon, pour être sûr de l'inauguration de la jolie chaus-
« sure ; il la paya ensuite généreusement, et le cordon-
« nier en refit une pareille. Saintepallaie conserva pieu-
« sement ces reliques. »

Plus loin, Saintepallaie apercevant une jolie per-sonne sommeillant sur une chaise :

« Il fut tenté de s'emparer du séduisant bijou qui
« s'offrait à sa vue ; il avança la main adroitement et
« tira la mule du joli pied ; il serra aussitôt ce trésor et
« s'éloigna. »

Tout y est, jusques et y compris le vol passionnel !

Et dans « Monsieur Nicolas », écoutons Restif s'ex-pliquer sur sa psychose :

« Ce goût pour la beauté des pieds, si puissant en
« moi qu'il excitait immanquablement les désirs, et qu'il
« m'aurait fait passer sur la laideur, a-t-il sa cause dans
« le physique ou dans le moral ? Il est excessif dans
« tous ceux qui l'ont. Quelle est sa base ? Serait-ce ses

« rapports avec la légèreté de la marche, avec la grâce « et la volupté de la danse ? Ce goût factice pour la « chaussure n'est que le reflet de celui pour les jolis « pieds qui donnent de l'élégance aux animaux même ; « on s'accoutume à considérer l'enveloppe comme la « chose. Ainsi la passion que j'eus dès l'enfance pour « les chaussures délicates était un goût factice basé sur « un goût naturel. »

Ingénieuse explication !

Enfin, citons la scène où Restif se trouve en tête à tête avec les chaussures que Mme Parangon (la femme de l'imprimeur où Restif faisait son apprentissage), vient de quitter :

« Emporté par la passion la plus fougueuse, idolâ- « tre de Collette, (Mme Parangon), je croyais la voir, « la toucher en palpant ce qui venait de la porter ; mes « lèvres pressèrent un de ces bijoux, tandis que l'autre « égarant la nature et trompant son but sacré, rempla- « çait le sexe par excès d'exaltation ».

Ces quelques extraits nous paraissent suffisants pour donner une idée de la mentalité du personnage, mais si nous admettons avec Kraft-Ebing que presque tous les cas de fétichisme du pied de la femme ou de la chaussure féminine sont en réalité des cas de « masochisme larvé », en ce sens qu'ils ont pour base un instinct d'humiliation masochiste plus ou moins conscient, nous pouvons considérer que Restif de la Bretonne nous offre, lui aussi, un bel exemple, quoique un peu original, de servitude sexuelle.

Cependant, il est un nom déjà cité par nous, qui marque et fait date dans l'histoire de cette perversion sexuelle qui fait de la douleur un excitant de la volupté, c'est celui de Léopold de Sacher-Masoch, le génial écrivain Galicien qui a donné son nom à sa psychose maladive et auquel nous allons consacrer une courte étude.

Sacher-Masoch (1) est né en Galicie, le 27 janvier 1836 de l'union de Léopold von Sacher, directeur de la police de Lemberg, et de Charlotte Von Masoch, fille du docteur François de Masoch, qui se distingua au cours de l'épidémie de choléra de 1820, et obtint du gouvernement Austro-Hongrois, en récompense de ses services, l'autorisation pour son gendre, de réunir les armes des deux familles. Dans les veines de cet enfant, si chétif qu'on craignit longtemps de ne pas pouvoir l'élever, coulait du sang Espagnol et Bohémien du côté paternel, du sang slave du côté maternel, et ce sang mélangé n'a sûrement pas été sans exercer sur son bizarre génie, une influence prépondérante. Sacher fut élevé en pays Sarmate, par une nourrice Ruthène, qui berça l'enfant au son des vieux airs des Petits-Russiens, dont elle lui apprit les contes et les légendes ; vivant dans ce milieu, entouré de ces paysans juifs polonais, dont il a si souvent et si heureusement crayonné le portrait, ayant constamment sous les yeux des exemples de la dépravation des grandes dames Russes ou Polonaises

(1) Les détails qui suivent sont pour la plupart empruntés à l'intéressante biographie de Sacher-Masoch, par M. de Beaufort et à l'excellente monographie de Carl F. Von Schlichtegroll, publiée à Dresde en 1901.

et de la dureté avec laquelle les grands seigneurs menaient leurs troupeaux de serfs, Sacher-Masoch en reçut une empreinte ineffaçable, dont nous trouvons le reflet dans ses œuvres. Docteur en droit à 17 ans, professeur agrégé d'histoire à l'Université de Gratz, l'année suivante, Sacher-Masoch attira vite sur lui, par ses ouvrages historiques l'attention de ses contemporains qui le surnommèrent le « Macaulay Autrichien ». Sa renommée ne tarda pas à franchir les frontières de son pays, et bientôt le jeune et brillant écrivain fut aussi populaire en France qu'en Allemagne. L'année de son jubilé, un livre d'or lui fut solennellement offert, où toutes les célébrités contemporaines, Dumas, Zola, Saint-Saëns, Ibsen, Bjœrnson, Pasteur, Daudet, Gounod, Coppée, etc., tinrent à honneur d'apposer leur autographe. Les plus célèbres périodiques, tels que la « Revue des Deux-Mondes » ou la « Revue Bleue » firent paraître des fragments de ses œuvres et d'élogieuses critiques qui soulevèrent des polémiques passionnées. C'est qu'en effet, Sacher-Masoch avait créé dans ses ouvrages un type de femme qui ne pouvait laisser personne indifférent. Mais laissons-le parler :

« Dans l'étude que la Revue des Deux-Mondes m'a « dédiée, on fait ressortir particulièrement un type de « femme créé par moi : « Dans le Capitulant se mon- « trait pour la première fois, une figure de femme qui « devait souvent depuis, revenir sous la plume de « Sacher-Masoch, celle de la paysanne digne d'un trône « par l'ambition, l'intelligence et la beauté, dont les

« désirs égoïstes s'élèvent du foulard rouge à la pelisse « de zibeline, et qui, de maîtresse de pauvre diable, « devient comtesse. Cette figure, qu'elle porte le nom de « Catherine, de Dzwinka ou de Théodosie, est la plus « frappante que le grand artiste Galicien ait formée de « la terre de son pays natal ».

« Et dans un autre endroit : « La malédiction atta- « chée à l'amour continue d'y figurer à côté de celle « qu'entraîne avec elle la propriété. Nous retrouvons « toujours, mêlée à des scènes de violence, de carnage, « de représailles terribles, la même Dalila impérieuse et « triomphante, ce vampire aux cheveux d'or, qui suce « le sang des cœurs et pose le pied sur un homme dé- « sarmé par la magie de son baiser ».

« Qu'elle soit princesse ou paysanne, qu'elle porte « l'hermine ou la pelisse de peau d'agneau, toujours, « cette femme aux fourrures et au fouet, qui rend l'hom- « me son esclave, est à la fois ma créature et la vérita- « ble femme sarmate. » (1).

Et, en effet, elle est bien la créature de Sacher-Masoch, cette femme qu'il a si orgueilleusement campée dans ses œuvres, et qu'il a installée à son propre foyer ; elle est bien la hantise de son cerveau, cette étrange figure que nous retrouvons à chaque pas dans son œuvre, soit que nous lisions son Histoire amoureuse des Divers siècles, soit que nous nous attardions à la lecture de ses récits et nouvelles, d'un style si

(1) Choses vécues, par L. de Sacher-Masoch. *Revue Bleue*, n° du 21 avril 1888.

imagé, si vivant, si pittoresque, soit enfin que nous étudions son œuvre maîtresse, le Legs de Caïn, dont la première partie, « l'Amour », contient notamment son ouvrage type du genre, la célèbre « Vénus à la Fourrure », joie des bibliophiles, qui n'est en réalité qu'une autobiagraphie, comme l'est « Monsieur Nicolas », de Restif, déjà cité.

En effet, dans un livre de mémoires (1), dont l'opportunité, si l'on considère la personnalité de l'auteur, est peut-être discutable, mais dont l'intérêt pour nous est considérable, publié, il y a quelques années, à Berlin, par Mme Wanda de Sacher-Masoch, l'épouse du célèbre écrivain nous apprend que l'histoire de la « Vénus aux Fourrures » est une histoire vécue, et nous dévoile même en partie la personnalité de la jeune femme, qui dans cette aventure a joué le rôle de « Vénus ».

Madame de Sacher-Masoch nous fournit en outre des détails extrêmement curieux sur la psychologie compliquée de son bizarre époux, et ces mémoires constituent certainement la plus belle et la plus complète observation de masochisme qui ait jamais été publiée.

Elle nous apprend d'abord la passion de son mari pour les fourrures, (remarquons à ce sujet, combien sont fréquents les cas de masochisme et de fétichisme associés), et comment il se complaisait à en revêtir sa femme et sa servante pour, dit-elle, « jouer aux brigands ».

« Les soirées étaient déjà longues. Pour passer le « temps, Léopold nous fit jouer « aux brigands ». Les

(1) Confession de ma vie, par Mme Wanda de Sacher-Masoch.

« brigands, c'étaient moi et Marie, et nous devions le « poursuivre. Je dus prêter à Marie une de mes fourru- « res et en mettre une moi-même, sans quoi nous « n'eussions pas eu l'air de brigands. Dans toute la mai- « son commençait alors une course, une chasse folle, « jusqu'à ce que nous eussions mis la main sur notre « victime. Puis il fallait l'attacher à un arbre avec des « cordes, et décider de son sort. Il était condamné à « mort, bien entendu, sans que nous prissions garde à « ses cris de grâce ».

Mais bientôt, Sacher-Masoch ne se contente plus de ce jeu symbolique :

« ...Un beau jour, Léopold donna à la chose une « tournure plus sérieuse, et qui me fut très pénible. Il « voulut vraiment recevoir un châtiment, qui lui causât « de la douleur et comme nous ne pouvions cependant « pas l'assassiner, il voulut du moins être battu, et cela « au moyen de cordes qu'il avait préparées.

« Je m'y refusai, mais il ne céda pas. Il trouva mon « refus enfantin, et me déclara que si je ne le battais « pas, il se ferait battre par Marie, car il voyait aux « yeux de celle-ci qu'elle en avait envie.

« Pour éviter cela, je lui donnai quelques coups lé- « gers. Cela ne lui suffit pas, et comme je l'assurais que « je ne *pouvais* pas frapper plus fort, il dit qu'il voulait « absolument être battu avec le plus de force possible, « et que Marie s'en acquitterait mieux que moi.

« Je sortis de la chambre. Je croyais ainsi mettre « fin à cette scène. Mais je me trompais. Marie le battit

« comme il voulait être battu, de toute sa force, car « jusque dans la chambre à côté, j'entendis le heurt des « coups sur son dos. »

Bientôt ces fantaisies même ne lui suffisent plus, et Sacher-Masoch entraîne sa femme vers l'abîme :

« Depuis que mon mari m'avait ouvertement déclaré « qu'il espérait revivre la Vénus aux Fourrures avec « moi, « d'une façon plus délicieuse » qu'avec la P..., « il ne parlait plus que de cela quand nous étions en tête « tête.

« Et maintenant, malade et mentalement déprimé, il « trouvait dans ces entretiens et dans la peinture de ses « félicités futures un dérivatif à ses craintes et à la peur « de la mort. Je me creusais la tête pour lui décrire « toutes les cruautés que je comptais commettre, mais « bientôt mon imagination se trouvait à court ; alors la « sienne venait à l'aide et je la suivais où elle me « menait.

« Elle me fit descendre par des chemins sombres et « boueux, où elle guida chacun de mes pas.

« Je me voyais forcée de faire souffrir des tortures « physiques et morales raffinées à ce pauvre homme, « malade de corps et d'âme, et quand, émue de pitié, « des larmes étouffantes m'empêchaient de rire, il levait « vers moi des mains suppliantes et s'écriait :

« Encore ! Encore ! Frappe... N'aie pas pitié de « moi... Plus je souffre par toi, et plus je suis heureux !

« Cet abîme obscur de souffrance et de torture exha-

« lait pour lui le bonheur le plus grand et le plus eni-
« vrant.

« J'ai lutté loyalement contre ma propre nature, et
« je me suis fait violence pour lui donner autant de bon-
« heur qu'il m'a été possible de le faire ».

Enfin, sans son désir de revivre plus complète-
ment encore la Vénus im Pelz, Sacher-Masoch demande
à sa femme de le trahir, car « l'infidélité d'une femme
« aimée possède un charme douloureux, c'est la plus
« haute volupté » (Vénus à la Fourrure), et emploie
pour la décider des raisonnements singuliers :

« Comprends ma position vis-à-vis de toi ! Je suis à
« tes pieds et je t'adore... je suis immensément heu-
« reux, parce que tu le veux bien, parce que tu tolères
« mon amour... Mais c'est précisément parce que je
« t'aime tant que je voudrais te voir complètement heu-
« reuse. Jusqu'a présent, tu ne l'as pas été ; ta vie a été
« une vie de besoin et de pauvreté... Jouis donc main-
« tenant de ce que tu as un mari qui ne s'opposera à
« aucun de tes caprices, qui te laisse absolument libre...
« renonce à cette idée stupide de petite bourgeoise, indi-
« gne de toi, que c'est mal de tromper son mari, et
« prends autant d'amants que tu en auras envie !

— Et tu ne seras pas jaloux ?

« Mais je suis affreusement jaloux ! Quand Stauden-
« heim t'a embrassée, j'ai cru que mon cœur allait s'arrê-
« ter de battre. Ce fut pour moi un instant atroce, une
« indicible torture ; mais dans cette torture, j'ai trouvé
« une volupté telle que je n'en avais jamais goûté de

« pareille. Il faut aimer une femme à la folie, comme je « l'aime, pour que son infidélité vous fasse souffrir un « martyre aussi délicieux que celui que je souffrirai, « quant je te verrai dans les bras d'un autre homme ».

Et cela va durer des années. Comme une complainte douloureuse et bien triste, nous allons à chaque page, dans ces pénibles confessions, retrouver l'expression de ce désir pervers. Sacher-Masoch part-il en voyage, il n'écrit pas une lettre à sa femme sans revenir sur ce sujet qui l'obsède :

Lettre de Graz, du 19 juin 1879 :

Ma femme chérie,

Ta lettre, etc...

Ce serait maintenant que je sais que tu m'aimes, que j'éprouverais surtout une voluptueuse torture, si tu voulais mettre en scène la Vénus aux Fourrures.

Je t'embrasse mille fois.

Léopold.

Lettre de Graz, du 20 juin 1879 :

Chère Wanda,

La rectification, etc...;

De tous côtés donc nous sourit le bonheur; et toi, sois forte maintenant, ne te laisse pas abattre, sois ma femme fidèle et aimante, et aussi ma maîtresse sévère, ma voluptueuse et cruelle « Vénus aux Fourrures ». Résouds ce difficile problème, si facile pour toi, et notre avenir à tous sera riant.

Je t'embrasse mille fois.

Ton Léopold.

Lettre de Graz, du 21 juin 1879 :

Chère Wanda,

Je regrette, etc...,

Sois maintenant bien gentille avec moi, et prends enfin la peine de m'assujettir entièrement ; je ne veux plus respirer sans ta permission. Sois très tendre et très cruelle, je t'adore déjà, mais alors je me coucherai à tes pieds, obéissant et humble comme un chien.

Je t'embrasse mille fois.

Ton esclave, Léopold.

Enfin, et ici nous sombrons véritablement dans la folie, le jour arrive où Wanda, excédée, cède au désir de son étrange époux ; celui-ci, affolé de bonheur, trouve lui-même un amant à sa femme, et se fait de ses propres mains l'artisan de son malheur et de sa honte :

« Mon mari allait et venait, d'humeur charmante ; à « chaque instant, il se levait de sa table et venait voir si « j'étais encore « en forme » pour le grand acte. Quand « il me voyait chagrine, il me disait :

« Pour l'amour de Dieu, mets tous ces soucis de « côté ; sois gaie et heureuse, car c'est alors que tu as « l'air plus belle et plus jeune que jamais. »

« Puis vint le jour qui devait être « le plus heureux « de sa vie ».

« Alexandre Gross était arrivé à Budapest quelques « jours après nous. Maintenant, assis dans la petite pièce, « il attendait.

« Léopold avait envoyé la bonne et les enfants au

« Wolkstheater », où il y avait une matinée. Il aida « lui-même à ma toilette. Ne devais-je pas être belle, « aussi belle que possible ?

« Il avait voulu que je misse une robe de satin blanc, « la même que j'avais revêtue quelques années aupara- « vant pour aller au bal à Léoben, et il couvrit mes « épaules nues du même dolman garni de renard noir « que j'avais porté ce soir-là. Puis il me mit des sou- « liers de satin blanc — il voulait se sentir tout à fait « mon esclave — et quand il eut fini, il resta couché par « terre et me pria de lui donner un coup de pied, car il « était, me dit-il, si follement amoureux de moi qu'il ne « pourrait autrement se retenir de m'embrasser, ce qu'il « ne pouvait faire dans sa situation, car il ne voulait « être ce jour-là, qu'un ver à mes pieds et ne s'appro- « cher de moi qu'à genoux. Il baisa mes pieds, le bas « de ma robe, mes mains, et me dit :

« Que tu es délicieusement belle !... Si délicate et « chaste comme une épousée... et si craintive ! *Comme* « *je l'envie* ! »

« Puis il ouvrit la porte, et je passai dans la petite « pièce, où l'autre m'attendait... »

On comprend, après avoir lu ces pages que Sacher-Masoch ait mérité de donner son nom à sa folie. Il est bien dans l'histoire du masochisme ce qu'est le marquis de Sade dans celle du Sadisme, le type le plus parfait de cette perversion, le pivot autour duquel gravite tout ce qui s'y rapporte.

Mais avec sa mort ne s'éteint pas plus le masochisme

qu'il n'avait attendu sa naissance pour se manifester.

Nous avons en effet montré dans la première partie de cette étude, qu'à toutes les époques, aussi bien chez les Grecs et les Romains, qu'à l'apparition du Christianisme et au Moyen-Age, cette forme particulière d'érotisme était connue et pratiquée.

Il en était de même aux XVIII^e^ et XIX^e^ siècles.

Sous la Grande Catherine, les hommes qui faisaient partie du « Cercle physique » étaient initiés à l'acte vénérien à coups de knout.

Golovine, parlant du tsar Nicolas I^er^, dit « qu'amateur de ce sport amoureux, il était devenu une vraie « femme qu'on fouette ».

La comtesse Landsfeld, plus connue sous le nom de Lola Montès, maîtresse du roi Louis I^er^ de Bavière, menait, le fouet à la main, dans les dernières années de son règne, le vieux roi, qui légua à ses descendants sa triste hérédité, car son petit-fils, Louis II de Bavière, — lequel, entre parenthèses, semble avoir constitué un type remarquable d'inverti platonique, et dont les relations avec Sacher-Masoch ne sont pas un des côtés les moins piquants de l'histoire de ce dernier, — car son petit-fils, disons-nous, sombra dans la folie, après vingt-deux années de règne.

Mais les rois n'étaient pas seuls à payer leur tribut.

A l'époque impériale, Contat, la célèbre « Grande Coquette » de la Comédie Française, était la grande prêtresse du masochisme de l'époque. Elle habitait un palais somptueux, s'entourait d'un luxe fastueux, et trai-

tait comme des chiens, ses amants, dont la plupart comptaient parmi les hommes les plus illustres de son temps.

A Londres de même, la mort de Thérèse Berkley, survenue en 1836, à la suite des manœuvres de mistress Nedham de Park Place, et de Kate Hackabout, deux faciles beautés qui pratiquaient ce genre de sport amoureux, et à qui leurs voluptueux clients rapportèrent en huit ans deux millions cent vingt-cinq mille francs, fit une certaine sensation.

Plus récemment, le 8 octobre 1909, à Berlin, l'assassinat de la comtesse Stracheitz, par un de ses amants, Alfred Friedlaenger, un fils de famille de 23 ans, nous a appris que nos voisins de l'Est, dont la réputation en ce qui concerne une autre perversion bien étudiée par Moll et Chevallier n'est plus à faire, ne nous le cédaient en rien sous le rapport du masochisme. Citons les journaux :

« La comtesse Stracheitz s'installa à Berlin dans un « appartement somptueux, et sous le couvert du métier « de « masseuse », donna libre cours à ses fantaisies « galantes. Bientôt, tout ce que Berlin comptait de sadi- « ques et de détraqués se donna rendez-vous chez elle. « Les détails abondent, et l'on sait maintenant que cette « adepte du masochisme siégeait sur une sorte de trône, « vêtue d'une seule tunique transparente, tandis que « ses fidèles clients se livraient avec délices aux sup- « plices que de douces mains leur infligeaient. » (1)

(1) *Le Journal*, n° du 9 octobre 1909.

A peu près à la même époque, l'affaire de Mademoiselle le F... de la M....., qui s'occupait de vagues œuvres religieuses et philanthropiques, et s'attribuait une mission divine, offre des détails piquants et des aperçus inattendus. Si nous suivons le compte rendu des débats, nous apprenons en effet que cette femme, entourée de mystiques et de cérébraux, exerçait un tel prestige que des dames du monde et de la meilleure société, l'attendaient des heures entières, pour finalement « s'étendre à terre sur son passage et coller leurs lèvres à ses pieds ». C'est la même personne qui, nous apprennent les débats, « mangeant beaucoup et ayant des digestions pénibles, avait coutume de mander auprès d'elle une « religieuse qui s'étendait à terre sous « ses pieds, pendant que s'accomplissait le travail laborieux de ses digestions » !

Mais il est une affaire célèbre, qui, ces dernières années émut vivement l'opinion publique en Europe, et dont nous allons dire quelques mots, car elle démontre que le masochisme, comme nous l'avons fait observer en commençant ce travail, n'est pas toujours dénué de tout intérêt au point de vue médico-légal.

Nous voulons parler du procès de Marie Nicolajewna-O-Rurk, comtesse Tarnowska, la belle Polonaise, la « Femme fatale », auréolée de sang, dont les yeux clairs n'avaient, semble-t-il, qu'à se poser sur un homme pour en faire un esclave.

Tous les sensitifs du monde entier suivirent avec un intérêt passionné, les débats de ce procès fameux qui,

après deux ans d'instruction, se déroula à Venise, en quarante audiences, et l'intérêt qu'il suscita fut tel que des dames de la noblesse à qui le président des assises, excédé de demandes, n'avait pu accorder de places réservées, n'hésitèrent pas à se déguiser en femmes du peuple pous assister quand même, debout et dans une atmosphère surchauffée, aux dépositions des témoins et aux plaidoiries des avocats.

Rappelons brièvement les faits : un jour, au mois d'août 1907, à Venise, dans une chambre d'hôtel, cinq coups de revolver retentirent : c'était le comte Kamarowski, amant de la comtesse Tarnowska, qui venait d'être assassiné par Paul Naumow, son meilleur ami qu'il considérait presque comme son frère, autre amant de la Tarnowska, sur l'instigation de cette dernière, et de Donato Prilukow, troisième amant de la dangereuse sirène. Au bruit des coups de revolver, on accourt, ils ouvrent, et l'on voit sortir, enlacés, deux hommes en pleurs, l'assassiné et l'assassin.

— Pourquoi as-tu fait cela, dit le premier, toi, mon meilleur ami, mon frère ?

— Pardonne-moi, dit l'autre, j'étais fou !

— Je te pardonne.

Et le comte Kamarowski, dangereusement blessé, et qui plus tard — quelle étrange fatalité ! — mourra d'être soigné par un médecin fou, embrasse son meurtrier en murmurant :

— Ne lui faites pas de mal !

Cependant on arrête Paul Naumow ; la justice ita-

lienne s'informe, cherche, trouve le nœud du crime : on a armé le bras de l'ami contre la poitrine de l'ami pour une assurance d'un demi-million, contractée en faveur de l'enchanteresse. Qui on ? — Elle d'abord, et lui Donato Prilukow, un fameux avocat de Moscou, qui pour suivre l'ensorceleuse, a tout quitté, tout sacrifié : son cabinet d'affaires en pleine prospérité, sa femme, ses enfants, son honneur même, puisqu'il est parti en dépouillant ses clients.

Telle est cette affaire, à première vue banale histoire, simple faits divers de tous les jours, mais qui prend à un examen plus approfondi, un intérêt beaucoup plus grand, car elle met en relief des types remarquables de « névrosés », dont pas un n'avait une mentalité saine, des « demi-fous », pour employer une expression à la mode, dont on se demande s'ils sont aussi des demi-responsables, de ces êtres toujours en imminence d'assassinat, si l'on peut dire, qui cependant circulent librement à travers le monde, et dont on ne sait plus, quand on les a arrêtés, leur crime accompli, s'ils relèvent de l'asile ou de la prison.

Si en effet, la Tarnowska peut être considérée comme une de ces détraquées, plus ou moins hystériques, intoxiquées de morphine ou de cocaïne, qu'il n'est pas rare de rencontrer dans la société cosmopolite, et qui promènent leur neurasthénie à travers les hôtels, les casinos, les cercles, les restaurants des villes de plaisir, ses trois amants, dont les débats ne nous paraissent pas avoir suffisamment dégagé la véritable physionomie,

représentent des types parfaits de ces assoiffés de douleur physique, dont nous avons parlé dans cette étude, et ils semblent n'avoir été dans toute cette affaire que de misérables pantins dont la femme tirait les ficelles.

La Tarnowska elle-même n'en convient-elle pas, quand dans ses confessions, recueillies il y a quelques mois par Annie Vivanti, elle s'exprime ainsi :

« . . . Alors commença le jeu macabre, la comédie « sinistre avec les trois inconscientes marionnettes dont « je tenais les fils en mes mains.

« Je devais maintenir ardente et violente la colère « homicide de Prilukow ; je devais assoupir, calmer, « désarmer Kamarowski ; je devais surtout enchaîner, « infatuer, subjuguer Naumow.

« Ah ! tous les artifices que Lilith, fille d'Eve et du « serpent, a donnés en héritage à la femme, toutes les « subtiles perversités, toutes les astucieuses flatteries, « les raffinements rares — tous et toutes, je les mis en « jeu pour séduire et fasciner cet ingénu rêveur. Je « l'enivrai de subtilités neuves et perverses. Comme d'un « nuage vertigineux et parfumé, je l'enveloppai dans le « tourbillon de mes cheveux d'or.

« Je fus la Circé moderne, maléfique, astucieuse, « pleine de bizarres anomalies, Je fus étrange et imprévue. Je me délectais à le faire jouir et souffrir de mille « façons dénaturées et douloureuses ; je lui gravais, « avec un petit poignard à lame triangulaire, mes initiales sur le bras ; j'appuyais sur sa main ma cigarette allumée. Je prenais les poses absurdes, perver-

« ses et puériles avec lesquelles les amantes de tous les « âges ont séduit l'homme — qui, au fond, demeure un « être simple et ingénu... »

Mais ce qui fait, à notre sens, le véritable intérêt de ce procès, c'est qu'il démontre que l'assassinat déterminé par des mobiles masochistes, s'il est beaucoup plus rare que le crime sadique, n'est du moins pas une impossibilité, et aujourd'hui où, suivant la voie tracée par Lombroso, on veut voir dans tout criminel un taré, et où les avocats de la défense recherchent avec les soins les plus méticuleux la plus petite tare psychique qui leur permettra de présenter leur client comme un anormal, et de réclamer sa mise hors du droit commun, le procès de la comtesse Tarnowska nous paraît soulever une intéressante question de responsabilité.

DEUXIÈME PARTIE

Etude étiologique, pathogénique et symptomatologique du Masochisme

Comme on le voit par ce petit exposé, le masochisme, si florissant de nos jours, est loin d'être une chose nouvelle, une acquisition de notre époque, puisque nous avons vu que si loin qu'on remonte dans l'histoire de l'humanité, on en trouve des traces, aussi bien chez les peuples primitifs de l'Asie Mineure : Juifs, Assyriens, Phéniciens, dans la Grèce antique, à Rome et dans l'Italie, qu'aux premiers temps de l'ère chrétienne, au Moyen Age et à la Renaissance, enfin dans les derniers siècles de notre histoire.

Maintenant que nous avons fait intentionnellement une large part à l'étude historique de cette curieuse perversion, voyons succintement quels en sont les autres éléments, étiologiques et symptomatologiques.

On pourrait à notre avis distinguer, comme on l'a

fait pour le sadisme, un grand et un petit masochisme.

Le premier, nous entendons celui qui nécessite pour se manifester la production de sévices violentes, de tortures, d'humiliations raffinées, semble être plutôt l'apanage exclusif de l'homme, tandis que le second, celui qui se contente de brimades légères, de rebuffades, souvent même d'une sensation plus ou moins consciente de soumission à l'autre sexe, paraît être extrêmement fréquent chez la femme.

En effet, comme le fait remarquer Kraft-Ebing, « un « observateur attentif de la vie sociale reconnaîtra facile- « ment aujourd'hui même, comment les coutumes de « nombreuses générations, jointes au rôle passif que la « nature a attribué à la femme, ont développé dans le « sexe féminin, la tendance instinctive à se soumettre à « la volonté de l'homme. Il remarquera aussi que les « femmes trouvent inepte une accentuation trop forte « de la galanterie usuelle, tandis qu'une nuance d'atti- « tude impérieuse est accueillie avec un blâme haute- « ment manifesté, mais souvent avec un plaisir secret. « Sous le vernis des mœurs de salon, l'instinct de la « servitude de la femme est partout reconnaissable.» (1)

N'est-ce pas aussi l'avis de Schiller, quand il fait dire à lady Milfort, dans Kabale und Liebe : « Nous autres « femmes, nous ne pouvons choisir qu'entre la domination « ou la servitude ; mais le plus grand bonheur du pou- « voir n'est qu'un misérable pis-aller, si ce plus grand

(1) Kraft-Ebing, Psychopatia sexualis.

« bonheur d'être esclaves d'un homme que nous aimons « nous est refusé ».

Dans nos campagnes, nous savons que le fait pour un gars de donner à sa « payse » une vigoureuse tape ou quelque bonne bourrade, est généralement considéré comme une preuve péremptoire d'amour, et bien souvent, tient lieu de déclaration.

D'autre part, personne n'ignore que c'est le plus souvent à coups de poings et de bottes que les souteneurs assurent leur domination sur les filles, et ce n'est pas toujours sans une certaine fierté que ces dernières portent sur leur visage les traces récentes des « tendresses » de leur gigolo.

Cette forme atténuée du masochisme n'est d'ailleurs pas totalement inconnue dans le sexe fort, et il n'est pas irrationnel de considérer comme des masochistes qui s'ignorent, ces maris que, au vu et au su de tout le monde, leur épouse mène « par le bout du nez », ces amants qui ne sont pas bien sûrs d'aimer leur maîtresse, et qui, cependant, lui reviennent sans cesse, parce qu'ils trouvent un certain charme, dont ils ne se rendent pas bien compte eux-mêmes, à se sentir rabroués, malmenés, humiliés, et même trahis par elle.

Mais cette forme atténuée, si elle est extrêmement répandue, n'est pas la plus intéressante, car elle ne fait, en somme que coloyer la pathologie, tandis que l'autre, celle que nous avons appelé le grand masochisme est, elle, nettement morbide.

Les pratiques masochistes se traduisent générale-

ment par une flagellation avec des verges, un fouet, un martinet, ou même une cravache, que le perverti se fait infliger par sa maîtresse.

Ces scènes sont très fréquentes, et il n'est pas une maison de rendez-vous de Paris, qui ne possède tous les instruments nécessaires à ce genre de sport amoureux. Quelques maisons de plaisir se font même une véritable spécialité de l'exploitation de cette passion, et les femmes y sont instruites tout spécialement en vue du rôle qu'elles sont appelées à jouer.

Toutes les courtisanes qui connaissent un peu « leur métier », sont également familiarisées avec ces pratiques et il n'en est pas une qui ne compte ou n'ait compté quelques « esclaves » parmi les clients de ses charmes.

Emile Zola dans sa « Nana », nous a fait le tableau exact de scènes masochites telles qu'il s'en passe couramment dans le boudoir de nos modernes Phrynés.

Certains journaux se font les intermédiaires de ces amours singulières, et des annonces y paraissent régulièrement en termes ambigus, mais bien clairs pour les initiés et dont, naturellement, ceux-ci font leur profit. Nous en avons relevé quelques-unes prises absolument au hasard, dans un journal tri-hebdomadaire, et nous les citons à titre purement documentaire :

« Educ. anglaise, méth. spéciale p. élèves difficiles. « Mme...

« Lec. maintien par dame p. élèves récalcitrants, « 2 à 7.

« Superbe éducatrice anglaise. autoritaire, d. ma-
« riage M. de situation aisée...

« Caractère hautain, superbement dédaigneuse, je
« désire mariage très riche. Mme etc...

« M. très doux, ch. p. mariage dame distinguée, au-
« tor. écr. etc... »

On pourrait multiplier ces exemples indéfiniment ; nous avons compté 153 annonces de ce genre dans un exemplaire du journal précité qui paraît trois fois par semaine. On peut juger d'après cela de l'extension qu'a prise la prostitution clandestine dans la « Ville Lumière » !

Mais tous les masochistes n'agissent pas, et de même qu'il y a des sadiques idéaux, de même on peut distinguer des masochites idéaux, qui ne passent jamais du rêve à la réalité, et savent toujours se contenter de leurs fictions. Tous les masochites d'ailleurs font en général des débauches prodigieuses d'imagination, car la représentation mentale joue dans le masochisme plus encore peut-être que dans le sadisme, un rôle prépondérant.

Nous n'en voulons pour preuve que l'apparition et le développement depuis quelques années, d'une littérature spéciale qui, à Paris, par exemple, inonde les boutiques des libraires du Palais-Royal, et même des boulevards, et submerge sous son flot pornographique les ouvrages qui ont le tort de s'adresser non aux sens, mais à l'intelligence du lecteur.

Enfin, avant de clore cette étude symptomatologique

disons quelques mots de ce qu'on pourrait appeler le masochisme symbolique, et dont Rousseau constituait un bel exemple. Cette division nouvelle, qui se définit d'elle-même, permet de comprendre et d'expliquer certains actes, qui, de prime abord, déconcertent véritablement l'esprit par leur étrangeté, telle par exemple, l'observation de ce jeune marié, qui, le soir de ses noces se fit savonner le visage par sa jeune épouse, qui dut aussi faire le simulacre de le raser, ce qui procura un grand plaisir à son bizarre époux! (1).

Maintenant que nous connaissons les masochistes dans leurs actes, il serait intéressent pour nous d'étudier l'étiologie de leur psychose.

Le fonds commun sur le quel se développe le masochisme, comme d'ailleurs toutes les perversions de l'instinct génital, c'est la dégénérescence mentale. Jean-Jacques Rousseau, Restif de la Bretonne, Sacher-Masoch, doivent être classés dans la « catégorie » des « dégénérés supérieurs », parmi lesquels il convient également de faire rentrer nombre de brillants écrivains et artistes de l'époque contemporaine, sur les mœurs desquels circulent sous le manteau des bruits singuliers. Les intellectuels fournissent, en effet, un fort pourcentage de dégénérés, et il semble bien qu'une tare psychique ne soit que trop souvent la rançon du génie :

La dégénérescence mentale a été étudiée d'une façon magistrale par M. Magnan dans ses leçons clini-

(1) Rapporté par Kraft-Ebing qui la devait à une communication de M. Kœrer, de Raukau (Silésie).

ques de 1893, et son livre « Les Dégénérés », écrit en collaboration avec le docteur Legrain, ainsi que par M. Gilbert Ballet dans l'article « Psychoses » du traité de médecine publié sous la direction de MM. Bouchard et Brissaud, et nous n'avons pas l'intention de refaire cette étude.

Nous préférons aborder le problème qui se pose à l'occasion des perversions sexuelles, et qui n'a jamais été définitivement résolu, savoir : quelle est la cause qui détermine chez un individu atteint de dégénérescence mentale acquise ou héréditaire, l'éclosion d'une perversion sexuelle, et pourquoi un dégénéré fait-il du masochisme, par exemple, plutôt que du sadisme, du fétichisme, ou une combinaison de ces diverses perversions ?

Lorsqu'on tente de répondre à une telle question, on se trouve en présence de deux hypothèses contradictoires :

1° Celle de Schrenk-Notzing, qui dans l'explication de toutes les perversions, met au premier rang l'occasion, et qui préfère l'hypothèse d'une perversion acquise, grâce aux circonstances extérieures, à celle d'une perversion congénitale.

2° Celle de Kraft-Ebing, qui prétend que l'algophilie active ou passive, — qui n'est en somme que le résultat d'associations d'idées, dans le même sens que tous les phénomènes compliqués de la vie psychique, — n'est point le produit d'une association de hasard, due à un incident où à une coïncidence de temps, mais qu'elle est

au contraire née d'associations préformées, qu'elle existe dès la naissance, en un mot qui admet l'origine congénitale de la perversion.

La première hypothèse est également celle de Binet, le fin psychologue, qui suppose que chez tous les pervertis, « il s'est produit un incident marquant, qui se « place d'ordinaire à l'époque de la plus tendre jeunesse, « coïncide généralement avec le premier éveil de la vita « sexualis, et détermine une forte impression de nature « voluptueuse, s'inscrivant profondément, pour être dé- « sormais gardée comme objet principal de la sollicita- « tion sexuelle durant l'existence. » (Paul Garnier).

Sans vouloir trancher le débat ainsi posé, nous dirions, s'il nous était permis de donner notre humble avis sur cette question, que ces deux théories nous paraissent contenir chacune une part de vérité, en ce sens qu'il nous paraît bien exister chez le perverti une prédisposition congénitale, mais que la perversion, telle qu'elle se manifestera chez l'adulte avec tous ses caractères, son modus si particulier, nous paraît être le résultat d'une cause purement occasionnelle, survenant, comme le dit Binet, dans la plus tendre enfance, à un âge où le cerveau, tout neuf, si nous pouvons ainsi parler, et ayant à peine servi, garde avec une très grande netteté les moindres impressions qui viennent agir sur lui ; autrement dit, nous admettons l'existence d'un terrain favorable à l'éclosion et au développement de la mauvaise herbe, mais nous pensons que pour que celle-ci soit telle ou telle espèce, il faut que le hasard inter

vienne, et apporte le germe ; nous pensons que chez le dégénéré qui apporte en naissant une prédisposition à l'éclosion et au développement de toutes les perversions, il faut, pour orienter cette prédisposition dans un sens ou dans l'autre, vers le fétichisme, le sadisme ou le masochisme, une cause occasionnelle, qui, chez un individu normal, passerait complètement inaperçue, mais qui, chez le prédisposé, va déclencher tout le mécanisme de la perversion. On sait, en effet, avec quelle prédilection, ces individus affectionnent généralement une mise en scène toute spéciale, toujours la même, et nous ne voyons guère comment expliquer cette particularité de leur psychisme, autrement que par le désir de répéter toujours une scène qui s'est un jour gravée dans leur cerveau pour le restant de leur existence. Toutefois, nous pensons qu'il faut tenir compte aussi, comme le fait remarquer M. Régis, « du tempéramment et de l'idiosyncrasie de l'individu », qui font que « en présence d'un même fait, les dégénérés peuvent verser dans une persuasion différente, devenir, par exemple, les uns masochistes et les autres sadistes au vu d'une fessée.

A l'appui de notre hypothèse nous semblent venir les deux observations suivantes, citées par Kraft-Ebing, dans sa Psychopathia sexualis, à propos du fétichisme :

La première concerne un individu, fétichiste de la chaussure, qui, dans son adolescence, eut à subir les attouchements d'une institutrice dissolue. Durant ces manœuvres, son regard tomba sur les bottines très élégantes de la femme, et cette vue lui fit une impression

si profonde, qu'à 32 ans, il en avait conservé le vivace souvenir, et rapportait à cet incident de sa jeunesse, l'origine de sa perversion.

La seconde, du même genre, empruntée à Hammond se rapporte à un individu qui, à l'âge de sept ans, fut entraîné à l'onanisme par une bonne : « La première « fois X... trouva plaisir à ces manipulations, cum illa « puella fortuito pede calceolo tecto penem tetigit ». Ce fait suffit pour créer chez l'enfant l'association d'idées d'où naquit la perversion.

Ces deux individus étaient des dégénérés qui avaient apporté en naissant une prédisposition morbide, et chez qui, il a suffi d'un incident banal, la vue ou le contact d'une bottine de femme, pour créer un fétichisme de la chaussure.

Ce qui est vrai pour le fétichisme ne peut-il l'être aussi pour le masochisme ? Et si l'on admet que le contact ou même, comme dans l'observation citée plus haut, la simple vue d'une bottine de femme, puisse, dans certaines circonstances chez un individu hyperesthésié, créer un fétichisme de la chaussure, ne peut-on admettre aussi qu'une flagellation, ou même la vue d'une scène de flagellation, ou plus généralement d'une scène de subjection quelconque, puissent également, dans les mêmes circonstances, être le point de départ de la psychose, le noyau autour duquel, chez un dégénéré, va évoluer toute la sphère des idées masochistes ?

Nous avons déjà le cas de Rousseau. La flagellation

dont fut victime le grand philosophe, dans son enfance, de la part de Mlle Lambercier, ne peut-elle être considérée comme le point de départ de sa perversion, et n'est-il pas permis de supposer que si Mlle Lambercier avait, par exemple, joué le rôle de l'institutrice dans l'observation citée plus haut, au lieu de fouetter l'enfant, elle eut déterminé chez lui l'apparition d'un fétichisme de la chaussure au lieu de faire de lui un masochiste ?

Nous allons voir que si nous étudions le cas de Sacher-Masoch, nous arriverons aux mêmes conclusions.

Dans un article auquel nous avons déjà fait des emprunts, paru dans le n° du 21 avril 1888, de la *Revue Bleue*, et où l'auteur tente d'expliquer sa psychose, Sacher-Masoch raconte que, « tout enfant il avait déjà pour le genre cruel, une préférence marquée, accompagnée de frissons mystérieux et de volupté », et il narre ensuite une aventure enfantine que nous allons rapporter, malgré qu'elle nous entraine à des développements un peu longs, parce qu'elle nous parait pouvoir être considérée comme « la cause occasionnelle », qui a orienté vers le passivisme, la « prédisposition congénitale », avouée par l'auteur, prédisposition qui, à l'origine, pouvait bien ne pas être objectivée.

Voici la relation de cette aventure : un jour, Sacher qui, tout enfant, était allé goûter chez sa tante, nommons-là la comtesse Zénobie, superbe femme aussi belle que facile, va, on ne sait pourquoi, se cacher dans la chambre à coucher de celle-ci, derrière un porte-habits,

quand, tout-à-coup, sa tante entre dans la pièce, suivie « d'un beau jeune homme » : « ... j'étais, raconte-t-il, sur le « point de me trahir par un éternument que j'avais grand « peine à maîtriser, lorsque, tout-à-coup, la porte fut « ouverte avec violence, livrant passage au mari de ma « tante, qui se précipita dans la chambre, accompagné de « deux amis. Son visage était pourpre, et ses yeux lan- « çaient des éclairs. Mais, tandis qu'il hésitait un ins- « tant, se demandant sans doute lequel des deux amants « il allait frapper le premier, Zénobie le prévint.

« Sans souffler mot, elle se leva en sursaut, se préci- « pita au devant de son mari, et lui lança un vigoureux « coup de poing dans la figure. Il chancela. Le sang « lui coulait du nez et de la bouche. Pourtant ma tante ne « paraissait pas satisfaite. Elle saisit son kantkchous (1) « et, le brandissant, elle désigna la porte à mon oncle et « à ses amis. Tous, en même temps, profitèrent de l'oc- « casion pour disparaître, et le jeune adorateur ne fut « pas le dernier à s'esquiver.

« A cet instant, le malheureux porte-habits tomba « par terre, et toute la fureur de Mme Zénobie se dé- « versa sur moi.

— Comment ! tu étais ici caché ? s'écria-t-elle. Tiens « voilà qui t'apprendra à faire l'espion !

« Je m'efforçai en vain d'expliquer ma présence et « de me justifier ; en un clin d'œil, elle m'eut étendu sur « le tapis ; puis me saisissant par les cheveux, de la « main gauche, et me posant un genou sur les épaules, « elle se mit à me fouetter vigoureusement. Je ser-

(1) Sorte de fouet.

« rais les dents de toutes mes forces ; malgré tout, « les larmes me montèrent aux yeux. Mais, il faut bien « en convenir, tout en me tordant sous les coups cruels « de la belle femme, j'éprouvais une sorte de jouissance.

« Sans doute son mari avait éprouvé plus d'une fois « de semblables sensations, car bientôt il rentra dans la « chambre, non comme un vengeur, mais humble com- « me un esclave ; et c'est lui qui se jeta aux genoux de « la femme perfide, lui demandant pardon, tandis qu'elle « le repoussait du pied.

« Alors, on ferma la porte à clef. Cette fois, je n'eus « pas honte, et je me mis à écouter très attentivement « à la porte, peut-être par vengeance, peut-être aussi « par jalousie puérile, et j'entendis de nouveau le cla- « quement du fouet dont je venais moi-même de goûter « à l'instant. Cet évènement s'était gravé dans mon âme « comme avec un fer ardent. »

Cette flagellation n'est-elle pas cet incident marquant, dont parle Binet, qui détermine une forte impression de nature voluptueuse, (tout en me tordant sous les coups cruels de la belle femme, j'éprouvais une sorte de jouissance), et s'inscrit profondément, (cet évènement s'était gravé dans mon âme comme avec un fer ardent), pour être ensuite gardé comme objet principal, (le passivisme de Sacher-Masoch), de la sollicitation sexuelle durant l'existence ?

Je sais bien qu'on pourra nous objecter que, dans beaucoup de cas, dans la plupart des cas même, on ne retrouve pas cette étincelle originelle qui aurait mis le

feu aux poudres, et déclenché un beau jour le mécanisme de la psychose, dans le cerveau taré, mais à cette objection nous ferons la réponse que faisait un célèbre syphiligraphe à ceux qui lui montraient des paralytiques généraux ou des ataxiques chez qui on ne trouvait pas trace de syphilis antérieure : « c'est parce qu'elle a passé « inaperçue du sujet, ou que vous n'avez pas su la trou- « ver. »

Dans tous les cas, cette explication nous paraît plus rationnelle et surtout plus limpide que celle qui a été fournie par certains psychopathes allemands, et que Kraft-Ebing a faite sienne, pour tenter d'expliquer l'origine du masochisme lequel ne serait, d'après ces auteurs, que l'exagération du caractère sexuel féminin, comme le sadisme l'exagération du caractère sexuel masculin. Voici, en effet, ce que dit Kraft-Ebing à ce sujet :

« Chez la femme, la soumission volontaire à l'autre « sexe est un phénomène physiologique. Par suite de « son rôle passif dans l'acte de la procréation, par suite « des mœurs des sociétés de tous les temps, chez la « femme, l'idée des rapports sexuels se rattache en gé- « néral à l'idée de soumission. C'est pour ainsi dire, le « diapason qui règle la tonalité des sentiments fémi- « nins...

« Alors, il est tout indiqué de considérer le maso- « chisme comme une excroissance pathologique des « éléments psychiques, surtout chez la femme, comme « une accentuation morbide de certains traits de son

« caractère sexuel psychique ; il faut donc chercher son « origine primitive dans le sexe féminin...

« La conclusion s'impose : le masochisme est un « legs de la « servitude » des ascendants féminins, et, « de cette façon, entre en rapport, bien qu'éloigné, avec « l'inversion sexuelle, en raison de ce fait qu'une per- « version qui devait être particulière à la femme, se « transmet à l'homme ».

Cette façon d'envisager le masochisme comme une inversion sexuelle rudimentaire nous paraît quelque peu subtile ; d'ailleurs elle ne fait que déplacer la question, car dans cette hypothèse, il reste toujours à résoudre le problème de l'inversion sexuelle.

Comme on le voit, nous sommes loin de présenter des théories compliquées et des idées subversives, pour tenter d'expliquer une psychose dont chacun peut trouver autour de soi des exemples ; nous n'avons pas davantage la prétention de résoudre un problème de la psychopathie sur lequel des neurologistes éminents, tels que ceux dont nous avons cité les noms, ne sont pas d'accord ; nous avons seulement voulu montrer quelle était notre façon d'envisager des questions qui nous ont toujours vivement intéressé, et nous croyons pouvoir maintenant tirer de ce modeste travail, dont nous avons à dessein soigné le côté anecdotique et la documentation, les conclusions suivantes :

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

Aesculape. — N° d'août 1912. (Restif de la Bretonne fétichiste par M. J. Avalon).

Ballet (Gilbert). — Traité de Pathologie mentale.

Balthazard. — Précis de médecine légale.

Binet. — Du Fétichisme en amour. *Revue philosophique* 1887.

Brantôme. Les — Les Dames galantes.

Chatelain. — La folie de J.-J. Rousseau. Neufchatel 1890.

Chevalier. — De l'inversion de l'instinct sexuel au point de vue médico-légal.

Féré. — Instinct sexuel. Dégénérescence et criminalité.

Garnier (Paul). — Les fétichistes. pervertis et invertis sexuels.

Gasté. — Un chapiteau de l'église de Caen 1887.

Heron (A). — Œuvres d'Henri d'Andeli (Collection des bibliophiles rouennais).

Kraft-Ebing. — Psychopathia sexualis.

Laurent Emile. — Les perversions sexuelles. Sadisme et masochisme.

Laupts. — Perversion et perversité sexuelle.

Magnan. — Leçons cliniques sur les dégénérés 1893.

Magnan et Legrain. — Les dégénérés.

Moll. — Perversion sexuelle.

général, et nous en voyons les causes dans l'énervement de la race, conséquence du surmenage intellectuel intensif auquel se livre une génération « arriviste », et peut-être anssi dans le développement des doctrines féministes et les profonds changements survenus dans la condition sociale de la femme moderne ?

5° En ce qui concerne les remèdes à apporter à un pareil état de choses, nous n'en voyons malheureusement aucun, car le traitement de pareille affection reste nul, et le rôle du médecin en pareille occurence, est plutôt celui d'un conseiller, d'un tuteur moral, et son action se borne à tenter de développer ce qu'il peut rester de sentiments éthiques chez ces malades, capables de lutter contre les penchants morbides.

Vu :
Le Président de la Thèse,
THOINOT.

Vu :
Le Doyen,
LANDOUZY.

Vu et permis d'imprimer
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
L. LIARD.

CONCLUSION

1° Nous considérons, avec M. Gilbert Ballet, le masochisme comme un des stigmates psychiques de la dégénérescence mentale acquise ou héréditaire.

2° Nous ne croyons pas qu'il existe chez le sujet dès la naissance, mais nous pensons qu'il a besoin pour se révéler, d'une cause occasionnelle, qui, chez l'individu normal, serait sans conséquences, mais qui, chez le dégénéré, suffit à créer de toutes pièces la perversion.

3° Nous estimons qu'il n'a, au point de vue médico-légal, qu'un intérêt tout à fait secondaire ; toutefois, nous croyons que le médecin-légiste ne saurait s'en désintéresser, car le crime masochiste n'est pas, comme nous l'avons vu, une impossibilité, ni même une rareté.

4° Le masochisme a de tous temps existé, mais il nous paraît prendre à l'époque contemporaine, une extension plus grande, comme d'ailleurs les autres perversions sexuelles, et toutes les affections mentales en

Regis. — Précis de psychiatrie.

Restif de la Bretonne. — Le pied de Fanchette. Les contemporaines.

Revue Bleue, 21 avril 1888. Choses vécues par L. de Sacher-Masoch.

Revue Médicale de Normandie, 25 mars 1902. Représentations figurées et jeux masochistes par M. Trénel.

J.-J. Rousseau. — Confessions.

L. de Sacher-Masoch. — Œuvres.

Wanda de Sacher-Masoch. — Confession de ma vie.

Serieux. — Recherches cliniques sur les anomalies de l'instinct sexuel.

Thoinot. — Attentat aux mœurs et perversions de l'instint sexuel.

Traite de Medecine de Charcot-Bouchard et Brissaud.